



JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRE.

TOME I.—No. 7.

QUEBEC, SAMEDI, 25 MAI 1878.

PRIX DU NUMÉRO 1 CENTIN.

BILLETON DU "CANCAN."

1878.—No. 7.

LA FIANCÉE D'ERIC.

Par EMMANUEL GONZALEZ.

IV

Marguerite jeta sur lui un regard mépris et de dégoût.

—As-tu jamais aimé, Hermann? As-tu jamais revê le bonheur d'une vie en commun? Les hommes se confient l'une à l'autre, on s'entraide, on s'aime, on s'aime jusqu'à mourir dans ses bras. Et toi, tu n'as rien de mieux à me proposer?

—Quel galimatias me fais-tu, Christiane? L'amour est une dupesne, et je ne compte pas sur un homme. Tant que j'aurai de quoi vivre, je serai aussi heureuse que Sa Majesté.

—Et bien, je n'ai moi, ni ton expérience de la vie, ni ta philosophie, camarade. Jamais une jeune fille de Luttenberg qui j'avais été élevée. Tout ce que je demandais des oiseaux pour et j'ai fait des pigeons avec mes yeux. Nous ne nous étions jamais aimés, nous nous aimions. J'ai aimé, j'ai aimé, j'ai aimé. Lorsque ton rival se présenta, j'ai vu un fier saxon, jeune, noble, riche, la famille de Marguerite me défendait.

—Pauvre naïf! il fallait l'attendre d'être un brisson et lui casser la tête avec le pistolet.

—Qu'as-tu? Hermann, je te dis, je manque d'expérience; je parais désespéré du congé qui m'avait été donné, mais la terrible nuit de Luttenberg venue et j'ai été bien vengé.

—Comment cela? demanda le grenadier en relevant la tête avec une expression de curiosité.

—L'officier mon rival a été tué par Sotédois qui ont surpris la ville. Hélas! celui qui m'a rendu ce service, j'espère maintenant obtenir sans peine la main de Marguerite.

Hermann fixa ses yeux faux, et, ne s'occupant pas de son visage grave de Christiane,

qui jouait l'indifférence, quoique son cœur battit avec force; puis il dit brusquement:

—Où demeurait ton officier?

—Dans une petite maison de briques située au fond d'un jardin qui s'ouvrait sur la ruelle de Johannstras, à vingt pas du marché.

V

Le grenadier poussa un éclat de rire qui ressemblait au grognement d'une bête fauve, et se leva, entra dehors de toute prudence par sa cupidité; il ne faut pas oublier que, de plus, il était ivre.

—Tu donnes moitié de ces ducats à qui te dérangera le soldat que tu cherches? dit-il d'une voix rauque en tendant ses larges mains; compte donc vite car je me charge, moi, de te le faire venir en face.

Ma guerite sentit une sueur froide mouiller ses cheveux; mais elle parvint à maîtriser son émotion et à garder une assurance calme. Elle s'efforça même de sourire.

—Tu es donc sorcier, Hermann? répondit-elle.

Le grenadier poursuivit:

—Tu donnes le reste du trésor au cravache qui t'a débarassé de ton Saxon?

—Je l'ai dit.

Hermann tendit l'autre main;

—Eh bien, donne encore, donne toujours, car c'est moi, c'est moi!

—La preuve? s'écria Marguerite se levant à son tour, le front pâle et l'œil étincelant.

Le pillard regarda son camarade avec surprise, et une vague inquiétude se glissa dans son esprit obscurci par les vapeurs du vin; c'était un gaillard canaille, quoique féroce, et qui se tenait sur ses gardes.

—Je t'en donnerai mille pour une, mon tourtereau, d'autant mieux que nous sommes seuls!

—Seuls? et qu'importe!

Le pillard fit le geste tragique de viser et de viser un homme:

—Il importe beaucoup à ma tête, Christiane! et si tu révélais un mot de ce que je te confie ce soir je le nierais effrontément demain.

Marguerite haussa les épaules et remplit les verres:

—Je vais bien voir si tu dis vrai, Hermann. Comment êtes-vous entrés dans le jardin du Saxon, et à quel propos?

—Nous poursuivions une femme qui s'était réfugiée chez lui, et pour atteindre la belle nous avons escaladé la muraille.

—Et puis? demanda-t-elle froidement.

—Et puis comme il voulait nous barrer le passage, ma foi! nous l'avons tué.

—Qui de vous l'a frappé?

—Tout le monde m'y porta, mais c'est moi qui l'ai achevé, j'en fus le seul devant le diable qui m'assistait en toutes mes entreprises. Il avait au cou un portrait que j'ai voulu pour ne pas me compromettre, j'ajoutai ce pillard en riant de plus en plus au doigt, une bague, et cette bague la voici!

Marguerite saisit le bijou d'une main tremblante et le contempla un instant, des larmes brillèrent dans ses yeux:

—Oui, oui, je te crois maintenant, Hermann, reprit-elle avec un sourire effrayant. Je reconnais cette bague. Tu es l'homme que je cherche. Ces ducats sont bien à toi.

Le grenadier s'était assis, puis, tout joyeux, il avait tiré de sa poche un petit sac de cuir dont il délia tranquillement les cordons.

Marguerite s'approcha de lui. Elle se debouta, et le colosse assis, ils étaient de même taille.

—Ainsi, dit-elle en portant la main au ceinturon d'Hermann, c'est avec ce vaillant sabre que tu as tué mon rival?

—En a-tu bien d'autres, répondit le soldat avec insouciance, tout en faisant tomber pièce à pièce dans son sac les ducats d'or épuillés sur la table.

Marguerite avait tiré la lame hors du fourreau, et, sous les clartés tremblantes de la lampe qui menaçait de s'éteindre, elle en examinait attentivement la pointe.

Hermann la regardait faire et riait. Cette curiosité enfantine flattait l'orgueil de ce vieux soldat, qui, à force de tuer, avait fini par prendre goût au meurtre.

—Hermann, dit Marguerite en serrant convulsivement dans sa main frêle le sabre du grenadier, montre-moi donc

comment tu as tué l'officier saxon.

—Il paraît que je t'ai été ce soir-là une fameuse épine au cœur, camarade, mais tu es vraiment trop rancunier; quand un homme est mort, ma foi! je ne pense plus à lui, et je ne lui en veux plus.

—Je n'oublie pas si vite, Hermann, et la loi du talion me paraît juste. Ça pour toi, dent pour dent. Tu viens de me rendre un grand service, et ces ducats ne sont qu'un acompte. Tu verras tout à l'heure jusqu'où peut aller ma reconnaissance. Voyons! il est temps d'en finir. Dis-moi comment tu l'as tué.

—Rien de plus simple, répondit le grenadier; je me suis rué sur lui, et, de ma main gauche je l'ai saisi par les cheveux.

—Je comprends, dit Marguerite en posant sa main morte de sueur sur la tête d'Hermann.

—Et puis je l'ai renversé sous mon genou.

—En le renversant en arrière comme ceci n'est-ce pas? ajouta la jeune fille en joignant, par un effort surhumain le geste à la parole.

—Doucement, brigand! s'écria le grenadier en riant, doucement, si tu ne veux pas rouvrir la plaie qu'un cosaque du Don m'a fait au crâne!

—Et quand une fois tu l'as tenu ainsi plié sous ton genou? continua Marguerite.

—Alors je lui ai posé sur la gorge la pointe de mon sabre.

—Est-ce bien là la place?... dis!

Et la jeune fille piqua de la pointe de son sabre le cou du meurtrier.

—Plus haut, démon! reprit Hermann en éclatant de rire si franchement que tout autre que la fiancée d'Eric eût été désarmé par tant de confiance; mais elle voyait l'ombre du Saxon devant ses yeux, l'ombre dirigeait son bras raidissait sa main, exaltait son cœur.

—Et alors? demanda-t-elle.

—Alors je lui ai tout simplement enfoncé trois fois mon sabre dans la gorge. De profondément! mais c'était un beau garçon.

(A continuer.)